



Les temps du capital  
Maxime Durand, *Critique communiste* n°142, 1995

A propos du livre de Stavros Tombazos,  
*Le temps dans l'analyse économique.*  
*Les catégories du temps dans Le Capital*  
Edition Société des Saisons, 1994

Ce livre est capital, et il faut prendre le temps de le lire, pourrait-on s'amuser à dire, pour résumer tout le bien qu'on en pense. Pourtant, à dire vrai, on pourrait au premier abord avoir l'impression de se trouver face à l'une de ces innombrables (re)lectures du *Capital* - qui se font certes plus rares depuis quelques années - et dont on sort souvent en se disant que l'on aurait mieux fait de relire directement notre grande source d'inspiration. D'où vient le sentiment, vite acquis, que ce livre sert à quelque chose, et notamment à remettre en place toute une série de débats ?

LE TEMPS  
DANS  
L'ANALYSE  
ÉCONOMIQUE  
LES  
CATÉGORIES  
DU TEMPS  
DANS  
LE CAPITAL

L'un de ses principaux atouts est de n'être ni un livre de philosophe, ni un livre d'économiste, mais de chercher à combiner ces deux points de vue. Dans la lecture qu'il propose, Tombazos réalise une double confrontation, avec Hegel d'une part, avec la crise capitaliste contemporaine, d'autre part. Peu d'auteurs sont capables d'une telle prouesse, et le commentaire qui est proposé ici se gardera bien de s'éloigner par trop de la dimension proprement économique de la promenade intellectuelle à laquelle nous sommes conviés. La boussole choisie ici est le temps. Et le livre est structurée de manière limpide, en trois parties : le temps de la production, le temps de la circulation, le temps organique, comme unité des deux précédents. Il propose une lecture critique minutieuse et surtout remarquable par la cohérence qu'il restitue dans la construction du *Capital*.

Les passerelles établies ici ou là avec Hegel, comme le chapitre où le capital est présenté comme un syllogisme, ne sont pas toujours convaincantes. Les différents circuits du capital sont assimilés aux formes du syllogisme il y a le circuit de la fructification, celui de la reproduction-conservation de la valeur, et, enfin un troisième qui cherche à réconcilier les deux et dans lequel « le capital social relie ses moments extrêmes par une sorte d'auto-critique et d'auto-contrôle » (p.127). Dès lors, le capital est conçu « comme une organisation autonome de rythmes, et la crise de l'organisme social est une sorte d' "arythmie", c'est-à-dire une perturbation momentanée de la cohérence du système » (p.129). Ce point de vue, que l'on pouvait sans doute formaliser sans détour par la dialectique hégélienne, permet en tout cas à Tombazos d'adopter à l'égard de l'école de la régulation une attitude qui consiste à la fois à absorber ses apports les plus intéressants, tout en refusant sa tendance à l'harmonicisme. Pour reprendre une formule ramassée, il s'agit de « penser l' "immobilisme" du changement » (note 56 p.264) et dire à la fois que le capital change mais qu'en même temps il conserve constamment sa structure interne qui repose sur un rapport de tension et de contradiction.

Certains aspects les plus délicats de la théorie économique marxiste ne sont pas traités avec la même clarté. Le fameux débat sur la transformation des valeurs en prix de production fait l'objet d'une approche pour le coup trop philosophique : à partir du moment où la critique anti-marxiste attaque les schémas marxistes sur le terrain de la

cohérence mathématique, on est obligé de répondre sur ce terrain, ou alors de justifier le fait de refuser le combat. On pourrait en dire autant de la baisse tendancielle du taux de profit qui conduit là aussi à des approximations : la tendance découlerait simplement du fait que « le rapport travail mort/travail vivant est tendanciellement illimité » (p.250). Mais il y a là une mauvaise compréhension du temps long que l'on peut faire apparaître simplement en rappelant que le profit n'a pas à valoriser de manière illimitée le travail mort accumulé. La valeur portée par ce travail mort est peu à peu transmise aux marchandises jusqu'au moment où l'amortissement est achevé, et puis le capital fixe n'est pas éternel. Le cycle du capital fixe ne conduit donc pas à une croissance exponentielle de la composition organique du capital qui finirait toujours "tendanciellement" par l'emporter sur la hausse du taux de plus-value. Ce même chapitre contient également une proposition très discutable selon laquelle « la concurrence capitalistes/travailleurs est le véritable moteur du changement technique, la concurrence inter-capitaliste n'intervenant qu'en second lieu » (p.255). Le modèle arithmétique présenté à l'occasion peut fournir une illustration, mais pas une démonstration d'une proposition dont on ne sait même pas si elle peut faire sens. La dynamique de l'accumulation, et par suite l'évolution de la composition du capital, est au contraire très étroitement déterminée par la concurrence entre capitaux qui constitue un aiguillon terrible à l'augmentation de la plus-value même dans une conjoncture où le rapport de forces est défavorable aux salariés. C'est quand même un aspect décisif de la situation du capitalisme contemporain : une faible progression des salaires et pourtant énormément d'investissements de productivité, avec une gestion très serrée de la main d'oeuvre.

Au-delà de ces points discutables, la force du livre de Tombazos est de traduire la critique de l'économie politique qu'est *Le Capital* en des termes qui la rendent directement compréhensible à un lecteur contemporain. Qu'on relise son exposé sur le capital porteur d'intérêt et on vérifiera tout ce qu'a d'absurde une conception opposant trop schématiquement profit industriel et profit financier. Pour un marxiste, au contraire, il devrait être clair « que le profit industriel est d'abord, logiquement, "un et indivisible" ; puis il se partage réellement ou idéalement entre prêteurs et emprunteurs, taux d'intérêt et profit d'entreprise. Ces deux dernières catégories, prises comme deux parties du surtravail, n'ont rien de mystérieux. Elles sont, comme le salaire et le profit, à la fois formes phénoménales de la plus-value et moments de l'imaginaire social ou moments de ce que Marx appelle "fétichisme" » (p.223-224).

Et la conclusion reprend à juste titre ce texte extraordinairement moderne où Marx résume en quelques phrases la crise du travail que nous connaissons aujourd'hui : « Ainsi, réduisant à son minimum le temps du travail, le capital contribue malgré lui à créer du temps social disponible au service de tous, pour l'épanouissement de chacun. Mais, tout en créant du temps disponible, il tend à le transformer en surtravail. Plus il réussit dans cette tâche, plus il souffre de surproduction ; et sitôt qu'il n'est pas en mesure d'exploiter du surtravail, le capital arrête le travail nécessaire ». L'ouvrage de Tombazos est au total un guide précieux et représente une raison supplémentaire de se replonger dans l'oeuvre de Marx.